

FÊTE DE L'ASSOMPTION

On célèbre aujourd'hui la montée de Marie au Ciel.

L'Assomption est le sommet du mystère qui s'est réalisé en la Vierge. C'est dire que tout se trouve dans cette fête et qu'il faut bien faire un choix pour essayer de percevoir quelque peu ce que l'Eglise veut nous dire aujourd'hui.

C'est une fête importante car, comme l'Ascension l'est pour Jésus, elle est la clef de la vie de Marie. Jésus pourrait être vu comme un homme uniquement. L'Ascension détruit cette image trop simpliste, car il est impossible à l'homme de parvenir chez Dieu, par ses propres forces. De même, la vie de Marie ne peut se comprendre pleinement qu'en voyant le but où se ramasse le tout de sa vie ; c'est justement son Assomption. Mais comment pouvons-nous parler de cette plénitude de la vie de Marie, de cette maturité à laquelle elle est parvenue, alors que nous sommes, nous, encore sur le chemin d'une lente et pénible maturation ? Il est présomptueux de nous baser uniquement sur notre raison, même en essayant de trouver les motifs les plus valables. Il n'y a qu'une solution, celle que Dieu nous a donnée, la Révélation. Elle seule, nous le savons de par notre foi, nous donne ce qui est droit, ce qui est juste ; et même si on ne parvient pas à tout comprendre, nous avons là au moins une piste et un chemin à suivre. En effet, si l'on ne se réfère pas à la Révélation, – et ici peut-être plus encore pour la Vierge Marie que pour Jésus – tôt ou tard on finit par faire de Marie une déesse.

J'ai expliqué, il y a quelques temps, ce que signifie le mot « Dieu » (= la valeur suprême). Il arrive parfois qu'on l'applique à Marie. Qui dit, par exemple, que Marie est beaucoup plus proche de nous que Jésus, prend Marie pour une déesse. Qui dit que Marie est plus compatissante que Jésus prend Marie pour une déesse. C'est dire qu'il n'est pas possible d'aimer Marie si l'on n'aime pas le Christ et que, si l'on aime plus Marie que le Christ, il y a quelque chose qui n'est pas au point. Dans toutes les civilisations, et spécialement dans les religions païennes, il y a toujours une déesse-mère, divinité féminine la plus compatissante, la plus maternelle, la meilleure que l'homme pouvait désirer. A côté d'un dieu-père très éloigné, il y avait, dans ces religions, une déesse-mère très proche. Je crois qu'il n'est pas vain de rappeler ici que nous pouvons tomber dans les mêmes travers. Seule la Révélation nous guide. Or, si nous allons voir dans l'Évangile ce qu'est Marie, nous sommes quelque peu confondus. On en parle si peu ! Si peu, en comparaison de toute cette littérature et de tout ce que l'on dit aujourd'hui sur les apparitions de la Vierge. Mais il nous faut, je crois, regarder ce peu, parce que c'est dans ce peu que se trouvent les véritables merveilles, tandis que ce que nous espérons voir en elle, tout compte fait, ce n'est que de l'utopie, ce n'est pas solide et cela finit par s'écrouler.

Je me contenterai, aujourd'hui, de voir, dans l'Évangile de ce jour, ce que dit Élisabeth de Marie et ce que dit Marie d'elle-même. Élisabeth reconnaît les grandeurs de Marie, elle les attribue à son obéissance, à sa fidélité : « Bienheureuse celle qui a cru à l'accomplissement des paroles qui lui furent dites de la part du Seigneur » [Lc 1,45]. J'y reviendrai tantôt, parce que c'est important. Mais Marie va beaucoup plus loin. Dans son Magnificat elle dit que tout dépend du Seigneur, elle insiste sur la seule grandeur du Seigneur qui a réalisé de telles merveilles en son humble servante. C'est comme si elle disait : « Tout revient à Dieu et moi je ne suis rien ». Elle loue Dieu, non de ce qu'elle a fait mais de ce que Dieu a fait en elle. Nous voyons donc comment Marie n'est pas au-dessus du Christ, elle vient à sa suite, et si elle a été la Mère de Jésus, la Mère de Dieu, c'est parce qu'elle exprimait parfaitement tout ce qu'était Dieu, tout ce qu'était le Christ.

On peut, en effet, faire une comparaison tout-à-fait frappante entre la vie de Jésus et la vie de Marie. Comme Jésus, Marie fut sans péché, pas seulement préservée du péché originel, mais de tout péché personnel. Comme Jésus, Marie est Vierge ; comme Jésus, elle s'est vouée tout entière à Dieu ; comme Jésus, elle a eu une vie cachée et, nous pouvons le supposer bien que l'Évangile n'y insiste pas tellement, qu'elle a eu aussi une vie de souffrance ; comme Jésus, elle a échappé à la corruption du tombeau ; comme Jésus, elle est montée au Ciel ; comme Jésus, elle est glorifiée par toute la terre sous le titre qu'on lui a donné de « Reine ». C'est donc par une union parfaite à Jésus seul que Marie est devenue ce qu'elle est. Tout ce qui était de Jésus est passé en elle. Marie n'est pas plus grande que Jésus, elle n'est grande que de la grandeur du Christ.

Au fond, ce qu'elle a fait, c'est d'être une véritable disciple. Marie a été le disciple parfait. Ce n'est pas pour rien que l'ancienne liturgie de la fête de l'Assomption prenait comme Évangile, cet Évangile que nous avons vu il y a quelques dimanches : celui de Marthe et de Marie [Lc 10,38-42 ; 16^e Ordinaire C], car Marie était vraiment celle qui était toujours à l'écoute du Seigneur, une écoute si grande que la parole du Seigneur n'a trouvé aucun obstacle et a pu venir dans son sein tout entier et devenir le Fils de Dieu fait homme. En Marie, pourrait-on dire, c'est le laboratoire dans lequel la Parole de Dieu, le Verbe de Dieu a pu s'exprimer en plénitude. C'est tout cela aussi que Jésus voulait pour ses disciples. Dès lors, si nous devons voir l'attitude personnelle de Marie face à cette Parole de Dieu qu'elle accueille, nous voyons qu'elle est grande, moins peut-être par ses vertus morales que par ses vertus théologiques de foi, d'espérance et de charité.

Elle a eu une vie de foi d'abord : Élisabeth le disait : « Heureuse celle qui a cru à l'accomplissement des paroles qui lui furent dites de la part du Seigneur » [Lc 1,45]. À l'Annonciation, quand l'Ange lui demande d'être la Mère du Sauveur, elle a accepté. Mais, quand on y réfléchit un peu, on doit bien se dire que c'est une folie. Voilà qu'une Vierge pourra enfanter un homme ! Cela déçoit la raison humaine. Si Dieu n'avait pas fait cela, comme il aurait été un peu plus croyable ! Mais non ! Dieu a voulu comme désarçonner les hommes par des vérités qui les déroutent, alors que nous voudrions bien qu'il leur donne des vérités un peu plus accessibles. Marie a dû certainement réfléchir à tout cela, et elle a préféré être mal comprise des hommes plutôt que de désobéir à Dieu. Marie a cru et le Verbe est venu en elle. Ce n'est pas pour rien qu'Élisabeth, qui a expérimenté la stérilité de l'homme face à Dieu, a pu dire : « Heureuse celle qui a cru » car c'était vraiment bouleversant, c'était vraiment rare. C'était tellement rare que saint Luc, au début de son Évangile, nous parle de « deux justes » : c'était Zacharie et Élisabeth. Et cependant, Zacharie n'a pas su croire et Élisabeth non plus ; seule Marie a eu cette foi.

Elle a eu aussi l'Espérance. Que de fois, dans l'Évangile, n'est-il pas dit qu'elle ne comprenait pas. Alors, que faisait-elle ? Il y a deux attitudes que nous prenons habituellement quand nous ne comprenons pas : on ferme les yeux et, parce qu'il faut croire, on croit sans comprendre, ou bien on rejette. Marie n'a fait ni l'une ni l'autre chose, mais elle cherchait, elle ne faisait que chercher. Voilà pourquoi il est dit si souvent : « elle méditait toutes ces paroles dans son cœur ». La méditation constante, la confrontation constante entre notre façon de penser et celle de Dieu, cela c'est l'objet de l'espérance. Il est impossible de vivre de l'espérance si, tous les jours, nous ne creusons pas davantage la Révélation, pour mieux la contempler. Marie a accompli cette espérance jusqu'au bout même quand elle était à la croix. Quand le Fils qu'elle avait engendré disparaissait dans l'échec, elle était là, croyant que Dieu pouvait encore avoir raison quand, aux yeux des hommes, Il avait tort.

Enfin, Marie avait la vie de charité. Elle a toujours accompli la Volonté de Dieu. Ce qui était premier pour elle, c'était Dieu. Il passait avant tout le reste. C'est cela que l'on veut dire quand on a dit qu'elle est immaculée, qu'elle a été sans péché. Pas une seule fraction de sa vie n'a été distraite par tous les appâts, par toutes les attirances du monde.

Au fond, tout cela n'est pas que la simple vie chrétienne, qui, pour nous aussi, a comme base la foi, l'espérance, la charité. Tout baptisé possède ces vertus, mais sous peine de les voir

s'anémier ou disparaître, il doit les développer, il doit les faire croître. Nous devons cultiver cette fidélité, cette foi. Nous devons apprendre à modeler notre pensée sur la pensée de Dieu. Je crois que ce sont surtout ceux qui s'efforcent de faire cela, qui remarquent comment, tous les jours, ils sont à côté de la plaque ; au contraire, ceux qui n'y pensent jamais s'imaginent qu'ils pensent toujours comme Dieu. C'est à force de creuser cette foi que l'on se rend compte non seulement que l'on est bien souvent loin de cette fidélité qui nous est demandée, mais aussi que nous allons jusqu'à interpréter la parole de Dieu selon notre façon de voir les choses. Nous avons besoin de vivre aussi de cette espérance, de tendre à cette perfection malgré les difficultés, malgré nos péchés. À mesure que l'on avance en âge, les difficultés, les épreuves, les échecs s'accumulent, et on est bien près de se dire : « À quoi bon ! ». Il y a aussi nos péchés, et nous connaissons beaucoup mieux notre faiblesse qu'auparavant. Et notre ferveur première ? Est-ce qu'elle ne s'est pas attiédie au cours des années ? L'espérance, c'est, au contraire, quelque chose comme un stimulant intérieur, qui vient de Dieu, bien sûr, puisque c'est un don, mais qui doit grandir, croître en nous pour arriver à cette certitude que ce qui est arrivé en Jésus et donc en Marie, aujourd'hui, peut se réaliser, mieux que cela, doit se réaliser en nous.

Enfin la charité. Tout accepter de Dieu afin de pouvoir agir comme lui. Mettons-nous donc à l'école de Marie, et disons-nous bien que Marie a compris cette chose essentielle que, par elle-même, elle ne pouvait rien. Elle qui était sans péché, qui était comblée de grâces, comblée de dons, comblée de force, a encore découvert qu'elle était la plus faible des créatures que Dieu avait créées. C'est cela qui fait notre force : quand on sait que tout tient à la grâce de Dieu et que nous avons à nous ouvrir à lui au maximum. C'est donc, là, toute notre vie chrétienne.

Puisque nous avons donc en Marie un modèle à imiter et une Mère qui doit nous éduquer, eh bien, allons à elle ! Apprenons d'elle à être fidèles à Dieu jusqu'à la mort. C'est le meilleur bouquet que nous pouvons offrir à Marie en cette fête de l'Assomption. On peut lui offrir un tas de choses, le seul cadeau qui lui plaît vraiment c'est de vouloir l'imiter, c'est de marcher sur ses traces.

Est-ce que l'ambition d'une mère n'est pas que son enfant soit aussi parfait qu'elle, – et comme aucune mère n'est parfaite sur la terre ... ! – plus parfait qu'elle. Cela c'est le plus beau cadeau qu'une mère, à la fin de sa vie, peut voir dans son enfant : que l'enfant est parvenu à devenir ce que la mère avait rêvé.

Pour nous aussi, si nous vivons cela, ce n'est pas seulement le beau cadeau offert à Marie, c'est aussi le gage et l'assurance que nous arriverons, comme elle, un jour au Ciel.

Célébrons donc aujourd'hui la miséricorde de Dieu qui a fait tant de merveilles en Marie, pour nous assurer qu'il veut aussi les réaliser en nous.

Gérard Weets
La Ramée, Jauchelette
1974